

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France Un an 6
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur Un an 8
Six mois 4
Trois mois 2

SUS A TOUS LES CAPITALOS! JUIFS ET CRÉTINS

RAFFUT EN ESPAGNE CONTRE MONTJUICH



SUS A TOUS !

« A mort, les juifs ! » devient une gueulerie à la mode.
Et foutre, à qui en veut-on ?
Au juif de race, ou bien au juif capitalo ?
Il s'agit de s'entendre, nom de dieu !
Que toute la cléricaille braille après la race juive, il n'y a rien de drôle à ça : les cafards continuent à être ce qu'ils ont toujours été, — des persécuteurs ! Et il en sera ainsi jusqu'à extinction de ces bêtes méchantes.
Mais, pourquoi donc le populo ferait-il le jeu de l'engeance noire ?
Ce serait bougrement truffe ! Il n'y a aucun motif pour qu'il fasse la chasse aux youpins, — à cause de leur race ou de leur religion. Leur en voudrait-il parce qu'on les

a baptisé au sécateur, au lieu de les baptiser à la mode crétine, en les arrosant de lance et en leur collant du sel dans le bec ? Ce serait idiot !
La saison des guerres de race est finie ! Ce n'est pas quand les prolos français en viennent à se considérer comme les frangins des prolos allemands et des autres peuples, qu'on va les faire rétrograder et chercher rogne aux youpins, — parce que juifs !
Aussi bien, sauf la racaille des jésuitières, ce n'est pas le juif de race, mais simplement le capitalo juif que le populo a dans le nez : Rothschild, le roi des Grinches, symbolise pour lui le capitalisme ; il lui semble que si on foutait une chiquenaude au grand accapareur, ça éclaircirait la situation.
Evidemment, le jour où le roi des Grinches trinquera, il ne l'aura pas volé !
Mais, nom de dieu, y a pas que lui qui ait les poches pleines, tandis que le populo a le ventre vide : il n'est pas le seul et unique richard !
Pourquoi donc faire un distinguo entre les capitalos, sous prétexte que les uns sont juifs et les autres crétins ?
Ceux-ci sont-ils moins crapules, moins féroces ?
Je l'en fous !
Un capitalo est un capitalo — quelle que soit sa religion.
C'est donc être un brin pantouffards —

quand on n'en veut réellement qu'aux richards youpins — de brailler : « Mort aux juifs ! »
C'est prêter le flanc aux équivoques.
C'est laisser supposer qu'on est à cran — non contre leur férocité d'exploiteurs et leurs vacheries accapareuses,
Mais qu'on est uniquement foutu en rogne par leur façon bécasse d'adorer le problème Père des mouches.
Ainsi, l'autre soir, une bande de boucaneurs est allée faire du raffut devant un grand baigne du boulevard Voltaire, une fabrique de jerseys, le baigne Bernheim, où sont exploités jusqu'à la gauche plus d'un millier de prolos — tant hommes que femmes.
Turellement, il y avait — dans cette manifestation contre cet exploiteur — davantage de haine du richard que d'exécration de l'homme de race juive.
Quoique ça, cette manifestation n'a eu aucune portée ! On l'a attribuée aux empapoutés des cafardières, simplement parce que c'est en braillant : « A bas les juifs ! » que le populo opérait.
Ah ! si c'eût été aux clameurs grondantes de : « A bas les capitalos ! » il n'y aurait pas eu d'erreur possible.
Et foutre, le charivari eût été bougrement plus significatif !
C'eût été l'affirmation que le populo a radicalement soupé d'être exploité et que,

De même qu'il ne veut plus être gouverné — pas plus par des opportunistes, des radicaux que des socialistes.
De même il n'en pince plus pour être exploité — pas plus par les richards chrétiens que par les capitalistes juifs.

L'anti-sémitisme est, au point de vue économique, un dérivatif de la question sociale — tout comme l'est, au point de vue gouvernemental le socialisme politiciard.

Les socialistes à la manœuvre nous jacassent : « Foutez-nous au timon gouvernemental et on fera votre bonheur. »

Les anti-sémites nous bavent : « Serrez le kiki aux richards juifs et c'en sera fait de l'exploitation. »

Pas vrai, nom de dieu !
Ces deux boniments sont — autant l'un que l'autre — deux couleuvres.

On ne serait pas libres, et on ne nagerait pas dans le bien-être, le jour où on serait sous la coupe d'un gouvernement social-lard ;

Pas plus qu'on n'aurait cessé d'être écorchés vifs, le jour où on ne serait exploités que par des singes crétiens !

En se laissant embarquer dans l'antisémitisme, le populo serait la dupe des petits bourgeois et des noblaillons.

Les petits bourgeois rognent après les juifs qui, disent-ils, leur font de la concurrence commerciale ; quant aux noblaillons dans la débène, ces feignasses trouvent très aristocratique de foutre leur déche relative sur le compte des banquiers juifs à qui ils ont emprunté de la galette.

Il n'y a donc là que chichis entre exploités et jaloux de concurrents.

J'entends d'ici un bon bougre me répliquer : « T'as beau dire, vieux, les juifs ont les pattes bougrement croches... »

Eh fichre, je n'ai jamais dit le contraire !
Ce que je serine c'est qu'ils ne sont pas les seuls, et qu'ils ont ça de commun avec us les exploités.

Et même, l'ami, si tu veux m'écouter, je vas, en deux temps et trois mouvements, te prouver qu'il y a des chrétiens bougrement plus farcis d'esprit de rapacité que les juifs pur sang.

Au Moyen-Age, sais-tu quels étaient les banquiers, les tripoteurs d'argent, les rogneurs d'écus ?

Ce fut, pendant un sacré temps, des types venus de la Lombardie. Et, nom de dieu, on les exérait ferme, car ils étaient bougrement rapias. Le populo avait du cœur à gueuler : « Mort aux Lombards ! »

Les Lombards ont cessé d'être banquiers, et nous n'avons pas cessé d'être exploités !

Et de deux : tu connais les marchands de ferraille de la rue de Lappe, les bandes noires qui opèrent à l'Hôtel des Ventes... tous des requins à l'affût d'un coup à faire !

Que sont-ils ?

Auvergnats !

Et fouchtra, je t'assure qu'un juif ne les roulera pas !

Tu vois donc qu'il n'est pas nécessaire d'être né à Bethléem pour savoir voler son monde.

Mais, nom d'un tonnerre, si je te débène les auverpins, ne va pas croire que j'ai l'intention de fonder un nouveau parti :

LES ANTI-AUVERPINS !

Foutez non ! Il me suffit d'être anti-capitalo.

D'ailleurs, ce que je te jacte des auvergnats ne leur est pas particulier : y a mèche de l'appliquer à bien d'autres populations.

Vois-tu, l'ami, l'envie de s'enrichir, la folie accapareuse, la rage de détrousser ses semblables, est une conséquence de la salope d'organisation sociale actuelle, beaucoup plus qu'un caractère spécial à telle ou telle race.

Et de trois : Veux-tu que je te cite un pro-

verbe qui a cours en Orient et que les Russes rengainent souvent ?

Voici : « Un juif est voleur... Un Arménien est voleur comme deux juifs... Et un Chinois est voleur comme deux Arméniens !... »

Donc, à en croire ce proverbe de nos bons amis les Russes — pour parler comme Feliskoff — c'est les Chinois qui détiennent le record de la chapardise.

Ceci dit, pour te bien prouver que, dans la volerie comme en toutes autres choses, tout est relatif !

Aussi, par crainte de se foutre le doigt dans l'œil en s'en prenant à telle ou telle catégorie de pillards — qui, à vue de nez, peut passer pour être plus exécrationnelle que les autres — je te serine à nouveau qu'il n'y a qu'un joint efficace :

C'est de les foutre tous dans le même sac !

De la sorte, on ne fait le jeu de personne, on sait à quoi s'en tenir et on sait où on va :

Il n'y a pas mèche qu'un effort aboutisse à une reculade imprévue.

Ceci dit, je me résume :

Si le populo tient à ne pas être roulé une fois de plus, à ne pas faire le jeu des jésuites en étant antisémite — et à ne pas faire non plus le jeu de la séquelle à Rothschild en gueulant après les antisémites... il n'y a qu'une clameur qu'il puisse pousser à plein gosier :

C'est : « A bas les capitalistes ! »



ARTON ET ETIÉVANT

Ils se foutent le doigt dans l'œil, les bons bougres qui s'imaginent que le trémoussement d'un tas de politiciens, partis en guerre en faveur de Dreyfus, et gueulant contre le huis-clos et les procédés illégaux des juges militaires, les amènera à trouver raides les scélératesses, les dénis de justice, les monstrueuses illégalités, les vacheries sans nom dont sont journellement victimes bons fiex et pauvres malheureux.

Si ces jean-foutre s'emballent sur Dreyfus, c'est parce que ce galonnard est un des leurs et que sa famille est au sac.

Quant à étendre leur amour de lumière et de justice jusqu'aux prolos, victimes des marchands d'injustice,

Y a rien de fait !

Les exemples se remuent à la pelle, — et ils ne sont pas vieux, nom de dieu !

Les camaros n'ont pas oublié le fameux Arton : l'autre année, il fut condamné à de la réclusion et, malgré ça, laissé à la Conciergerie où on l'avait installé dans la plus chouette cellule, en attendant le procès panamitard du mois dernier.

Malgré que sa condamnation fut devenue définitive, on lui laissa ses frusques habituelles et il continua à communiquer avec le dehors, à recevoir ses journaux et à s'enfiler de bons morceaux.

On eût bougrement raison d'agir ainsi !

C'est fichre pas bibi qui se plaindra jamais qu'on traite trop bien les détenus.

Seulement, mille tonnerres, ce qui me fout à cran, c'est qu'on n'opère pas de même vis-à-vis de tous.

Ainsi, actuellement, Etiévant est logé à peu près à même enseigne qu'Arton : sa condamnation pour délit de presse est devenue définitive, parce qu'il a méprisé d'y faire opposition.

Et les chats-fourrés en ont profité pour faire une vacherie au gas : ils l'ont affublé des frus-

ques de condamné et l'ont soumis au régime des maisons centrales ; c'est dire que, quoique à Mazas, il ne peut se payer quelques petites douceurs et est forcé de s'appuyer la ratatouille de la prison.

Or, ceux qui ont eu la déveine d'y passer, savent que le boulotage des maisons centrales, sans être passable est, au moins, presque mangeable — tandis que la gamelle distribuée à Mazas est une immonde saloperie.

L'administration spéculé sur les prisonniers : elle sait que, tant qu'ils restent en prévention à Mazas, la plupart ont quelques sous en poche et, peu ou prou, se nourrissent à la cantine, — et elle en profite pour se dispenser de leur donner à bouffer !

Donc, coller Etiévant au régime des condamnés, tout en le laissant à Mazas ou à la Conciergerie, c'est le faire pâtir de la faim.

Eh bien, les birbes qui prennent la défense de Dreyfus ont-ils flétri la vacherie dont est victime Etiévant ?

La peau !

TOUJOURS LES LOIS SCÉLÉRATES !

Les Dreyfusards protesteront-ils contre les manigances arbitraires des juges de Lille, à l'égard des copains de LA CRAVACHE ?

La peau encore !

Il ne s'agit que d'anarchos, — donc ça ne les intéresse pas.

Les chats-fourrés de Lille n'ont pas été satisfaits d'avoir collé à Philippe cinq ans et un mois de prison pour un article diffamatoire qui, à tout autre, aurait valu 50 balles d'amende, en gros et en détail.

Ils ont voulu faire d'autres victimes !

Or donc, l'autre jour, en grand tralala, ils se sont trébuchés à Roubaix et ont perquisitionné à la Brasserie Libertaire. A force d'éplucher LA CRAVACHE ils y ont dégotté, dans un dernier numéro, une tartine signée Léon Wolke, qu'ils ont qualifiée d'excitation au meurtre... et à je ne sais plus quoi !

Les chats-fourrés venaient pour dégouter le Léon Wolke en question. Ne l'ayant pas trouvé... pour la simple raison qu'il n'existe pas, ils ont avisé un bon fiex qui sirotait une choppe dans l'estaminet et lui ont demandé son nom :

— Charles Dhooge, a-t-il répondu.

— Dhooge..., Wolke..., il y a du rapport : il y a un O dans chaque nom... Au nom de la loi on vous arrête !...

Le bon bougre a eu beau protester qu'il n'a jamais tartiné dans LA CRAVACHE et qu'il ne s'est jamais appelé Wolke, les chats-fourrés l'ont entoilé quand même.

Les juges ont modifié à leur façon ce proverbe : « Faute de grives, on mange des merles ! » ils disent : « Faute de coupables, on bloque des innocents... »

Et c'est pourquoi Charles Dhooge est au ballon !

Dès qu'il a su cette arrestation tout plein arbitraire, Philippe s'est empressé de mettre la nouvelle victime des marchands d'injustice hors de cause, en écrivant une babillarde aux juges de Lille et en adressant la suivante à un copain de Roubaix, avec prière de la livrer à la publicité :

Londres, 12 février 1898.

Mon cher ami,

J'apprends par les journaux que des poursuites sont lancées contre Charles pour des articles que j'ai fait et signés Léon Wolke.

Il serait injuste que ce camarade soit inquiété pour des articles qu'il n'a ni faits ni signés, et par contre, tout naturel que la responsabilité retombe sur moi.

Si j'ai pris le pseudonyme de Léon Wolke pour signer quelques articles de moi, c'est uniquement pour faire croire à un plus grand nombre de rédacteurs qu'il n'y en avait en réalité à LA CRAVACHE et montrer ainsi que, moi disparu, il en restait d'autres pour continuer la lutte.

Je te prie donc de faire insérer cette note, afin que tous sachent que seul je suis responsable des articles incriminés et signés Léon Wolke.

Bien à toi.

PHILIPPE.

Après une telle déclaration, les enjuponnés lillois n'ont qu'à déboucler Charles Dhooge et lui faire des excuses.

Mais, le feront-ils ?

CONTRE L'INQUISITION

Les prolos d'Espagne ont le nez bougrement plus creux que nous autres.

Et ils n'y ont foutre pas de peine, nom de dieu !

Ils font du fouan contre leurs marchands d'injustice, contre leurs conseils de guerre, contre leurs inquisiteurs.

Et, s'ils font du bacchanal, ce n'est pas, kif-kif chez nous, par emballement contre la condamnation d'un galonnard que ses copains ont expédié au bagne.

Ils ont des motifs autrement sérieux : ils font du fouan contre les bourreaux de Montjuich !

Pourquoi donc, l'an dernier, tous les sensiblerds et les assoifés de justice qui, ces temps-ci, gueulent contre la condamnation de Dreyfus, n'ont-ils pas clamé leur horreur de l'injustice quand s'est dévidé le procès de Montjuich ?

Ce n'est pas de l'histoire tellement ancienne que leur état d'âme ait eu le temps de se modifier : c'est à peine si cette horreur remonte à une douzaine de mois.

Or, il est facile de constater que, quasiment, aucun de ceux que le huis-clos fait chialer, ne trouvèrent un mot de protestation contre l'iniquité, autrement carabinée, du procès de Montjuich.

Ce huis-clos n'avait pas pour but que de faire condamner des innocents à mort ou aux galères ; il était encore motivé par le désir qu'avaient les inquisiteurs de cacher au populo les tortures abominables qu'ils avaient fait endurer aux innocents qu'ils tenaient dans leurs griffes.

Et quelles tortures !

Ils leur avaient fichu le feu au ventre en leur faisant bouffer sans boire de la morue archisalée ; ils leur avaient arraché les ongles, grillé les chairs, tordu les testicules....

Nom de dieu, les assoifés de justice qui s'emballent aujourd'hui pour Dreyfus perdirent là une riche occasion de montrer leur crête !

Pourquoi donc n'ont-ils pas pipé mot ?

Étaient-ils muets à l'époque ?

N'avaient-ils pas encore dégotté la notion de justice et découvert le huis-clos ?

Toutes les suppositions sont possibles !

La plus acceptable est de croire que, s'ils n'ont pas fait de raffut, c'est parce qu'il s'agissait de vulgaires prolos, — pis que ça, d'anarchos !

Et dam, les bons feux n'ont pas la réputation d'être cousus d'or. Or, comme les Reinach, les Trarieux et autres Yves Guyot ne marchent que pour de l'oseille, ils ne bronchèrent pas en faveur des torturés de Montjuich.

Au surplus, avant peu, il y aura mèche de sonder la conviction de ces bougres-là : Etiévant va passer à condamnation et, comme le gas voudra expliquer les tenants et les aboutissants de son acte, il y a des chances pour qu'on lui administre le huis-clos.... indépendamment d'une kyrielle d'autres illégalités.

Eh donc, on les verra au pied du mur les Dreyfusards !

—o—

Si le populo espagnol n'a pas rouspété plus tôt, à propos des horreurs de Montjuich, il n'y a pas à trop lui en vouloir.

D'abord, l'an dernier, aucun journal n'osait parler du procès, ni des tortures qu'avaient subi les innocents prisonniers, — crainte d'être saisi illico.

Par conséquent, le populo, n'ayant que les tuyaux mensongers que lui servaient les jésuites ne savait que très vaguement ce qui se manigançait.

Au surplus, la terreur qui clouait le bec aux journaux faisait aussi rentrer dans leur coquille les bons bougres qui auraient eu envie de protester.

Evidemment, de pareilles attitudes sont un brin foireuses.... mais elles sont très humaines ! Sans sortir de France, nous en avons eu un petit échantillon, lors de la Terreur Verte de 1894.

Ces périodes de dépression ne sont que momentanées : la gouvernance a beau vouloir comprimer le populo, c'est comme des dattes !

Fatalement, un moment vient où le ressort se déclanche, la détente se produit et le niveau précédent est vite retrouvé...., sinon dépassé.

L'énergie populaire, qui semblait avoir coulé dans la cacade terroriste se manifeste à nouveau et les jean-foutre de la haute se trouvent aussi couillons que devant : ils en sont pour leurs frais de vacherie ! Leur folie répressive ne leur a rapporté que du mépris et de l'exécration.

L'Espagne en est là !

Et, désormais, le branle est donné !

Le populo groume avec d'autant plus de nerf qu'il est à cran de s'être laissé mater et bâillonner aussi terriblement.

Les protestations, véhémentes et publiques contre l'Inquisition, ont commencé l'autre dimanche, à la Corogne : dans une grande réunion à laquelle assistaient plusieurs milliers de bons bougres, la révision du procès des anarchos de Barcelone a été exigée et une adresse dans ce sens a été expédiée à la gouvernance.

Dimanche dernier, à Barcelone même, il y a eu une gigantesque manifestation contre l'Inquisition. Le point de ralliement avait été donné au théâtre Tivoli. Il s'est trouvé là plus de quinze mille bons bougres et un cortège s'est formé : toute cette foultitude a processionné dans les rues, panachée d'une trentaine de drapeaux qui claquaient au vent.

Les manifestants se sont rendus à l'Hôtel de Ville où ils ont remis une pétition protestant contre toutes les horreurs de l'Inquisition de Montjuich et réclamant qu'on déniche les monstres qui s'en sont rendus coupables et qu'on les passe ferme à l'astique.

Ce que les bons bougres ont demandé là est rudement platonique : le soleil a le temps de s'éteindre avant que la gouvernance fasse la lumière et donne le coup du lapin aux Inquisiteurs.

Ce turbin-là n'est pas de la compétence de la gouvernance !

Les manifestants le savent très probablement. Seulement, sortant à peine d'une période de léthargie ils ont voulu procéder par ordre, — c'est comme qui dirait un « avertissement sans frais » qu'ils ont adressé aux bandits de la haute.

—o—

Tout de même, cette activité du populo espagnol, — au lendemain des sanglantes répressions qu'on sait, — est bougrement hurf !

Là, il n'y a pas d'équivoque : c'est pour l'écrabouillement des monstres inquisiteurs, de toute l'abominable clique justiciarde, jésuitarde, militaire et dirigeante qu'il marche !

Et c'est autrement rupin que les trouducateries dreyfusardes et esterhaziennes que les chameaucrates français nous ont lancé dans les guibolles !

FIASCO DES LOIS OUVRIÈRES

Les lois que les bouffe-galette pondent en faveur du populo sont de la couille en bâtons.

Et foutre, si elles n'étaient que de la couille, il n'y aurait que demi-mal !

Ce qui est plus enquinant c'est qu'elles amorcent les types un peu gobeurs et les portent à croire que l'Etat peut faire quelque chose pour nous.

C'est se foutre le gros orteil dans la lucarne !

En effet, l'Etat est le gendarme des capitalos et si, de ci et de là, il nous pelote et nous passe la main dans le dos c'est uniquement pour nous faire tenir tranquilles et nous empêcher de tenter la moindre rouspétance.

D'ailleurs, à vrai dire, il nous pelote rarement — sauf à coups de trique.

Nous avons l'échine si souple que nous rampons de nous-mêmes, sans qu'il y ait besoin de nous y contraindre. Ce n'est évidemment pas dans notre nature, mais c'est une habitude qu'on nous a inculquée — et l'habitude est une seconde nature !

Si, pourtant, on avait deux liards de jugeotte il serait bougrement simple de nous convaincre que, de bon gré, la gouvernance ne fait rien pour nous être agréable.

Il y a des lois qui sont censées être fabriquées en notre faveur ; or, ces garces de lois restent lettre morte tant que nous n'en exigeons pas l'application en foutant notre poing sous le blair des exploiters.

Il y a, par exemple, la loi de 1848 qui interdit aux patrons de faire turbiner leurs prolos plus de douze heures par jour.

Eh bien, depuis cinquante ans que cette garce de loi est pondue, jamais — ou autant dire jamais ! — la gouvernance n'en a exigé l'application.

Il y a aussi, de la même époque, un décret qui interdit le marchandage.

Et ce décret est aussi inappliqué que la loi de douze heures !

Et il n'y a pas que ces deux pièges légaux de ce calibre — y en a une kyrielle d'autres ! Ainsi, il y a une loi contre les maisons insalubres — et y a des commissions de salubrité, des inspec-

teurs et des gratte-papiers en foultitude, dont c'est le métier de veiller à l'hygiène.

Or, le bon bougre qui voudrait faire la nomenclature des taudis puants qui infectent Paris userait un bouquin gros comme le Bottin.

Pourquoi en est-il ainsi ?

Parce que les lois prétendues réformatrices ne sont que des attrape-nigauds.

On les fabrique — non pour les foutre en pratique — mais uniquement pour les administrer au populo en guise de lavement.

On lui fait croire que c'est arrivé — et il se paie de mots ! En réalité, les capitalos continuent leur petit fourbi d'exploitation et les dirigeants ne se privent pas de voler — comme si rien n'était.

Et il en est ainsi, jusqu'au jour où le populo, fatigué de poirotter en attendant l'intervention de la loi, se décide à intervenir lui-même et à exiger des améliorations en fichant son poing sous le blair des jean-fesse.

Ainsi, dans les bagnes où on ne turbine plus douze heures par jour, les prolos n'ont pas à en savoir gré à la loi — il n'en est ainsi que parce qu'ils ont rouspété et n'ont plus voulu se crever à la peine.

C'est kif-kif pour le marchandage !

Et on peut en dire autant de toutes les autres cochonneries légales que les chameaucrates veulent nous faire gober comme étant de mirifiques réformes.

—o—

Une de ces couleuvres réformatrices est la loi de 1892 sur le travail des enfants, des gosselines mineures et des femmes dans les bagnes industriels.

Les patrous se foutent de la loi autant que de leur première crotte.

A Paris — dans la couture, par exemple — toutes les grandes boîtes font veiller leurs ouvrières jusqu'à dix heures du soir et même minuit. Des inspectrices sont payées pour empêcher cela — mais les chamelles n'empêchent rien du tout ! Soit qu'elles s'en fichent, soit qu'elles se fassent graisser la patte et frusquer de pied en cap par les patrons couturiers, elles ferment les yeux ; c'est à peine, si de ci de là, pour prouver qu'elles existent ou rendre les singes moins durs à la détente, elles administrent quelques vagues contraventions.

C'est encore pire pour les autres métiers — tant à Paris qu'en province.

Il n'y a donc pas à tortiller, cette garce de loi — kif-kif toutes ses pareilles qui affectent d'être favorables au populo — n'est pas mise en pratique.

Et foutre, les bons bougres, n'allez pas supposer que dans ma manie de voir tout en noir, j'exagère un tantinet.

Que non pas ! La preuve en est que je ne suis pas seul à penser ainsi et que les grosses légumes viennent d'être obligés d'avouer ce que je constate :

Il y a, dans les rouages de la gouvernance, une collection de birbes qui a pour turbin de veiller à l'application de la loi en question ; son principal boulot consiste à accoucher, tous les ans, d'un rapport où elle note la situation. Or, dans son dernier — vieux de six mois — elle conclut à l'insuffisance de la loi de 1892.

Proclamer l'insuffisance d'une loi — qu'est-ce donc, sinon avouer son impuissance ?

Et, quoi en conclure ?

Si les types étaient des bons feux — kif-kif vous et moi — ils reconnaîtraient que les lois les plus libérales viendront toujours s'effriter devant le mauvais vouloir des capitalos, — et ils chercheraient un autre joint. Mais, comme il s'en faut bougrement qu'ils soient des bons feux, comme ils ne sont que des légiférateurs, ils ne veulent pas tuer la poule aux œufs d'or en débâtant l'impuissance radicale des lois. Pour lors, après avoir constaté que la loi actuelle a eu autant d'efficacité qu'une purge collée à la tour Eiffel, ils réclament une rallonge à cette garce de loi.

Ah foutre, on peut la rallonger tant et plus, ce sera toujours la même fumisterie : les capitalos s'en torcheront le figne — et s'il leur arrive de la respecter, ce sera grâce à l'intervention d'une floppée de gas d'attaque qui l'auront exigé carrément, sans mettre de gants et sans suivre la filière parlementaire.

—o—

Dans le flanche de cette sacrée Commission supérieure, quelques chiffres valent l'os.

Ainsi, les birbes ont constaté que le nombre des bagnes où les patrons exploitent des femmes et des gosses a augmenté : en 1895, il y en avait 285.000 et il y en a eu 296.000 en 1896.

Et, turellement aussi, le chiffre des gosses et des femmes qui triment dans ces maudits bagnes a augmenté en proportion : il y en a eu, en 1896,

plus d'un million, au lieu de huit cent et quelques milles qu'il y avait précédemment.

Ce n'est fichtre pas une preuve d'augmentation de bien-être !

Quand les paternels s'empresent d'envoyer leur gosse à l'usine ou à l'atelier, au lieu de le laisser un an de plus à la Commune, c'est qu'il n'y a pas gras à la maison.

Le même raisonnement s'applique aux bonnes bougresses : si elles s'en vont turbiner dehors, au lieu de rester à faire leur tambouille dans le ménage, c'est parce que le copain ne rapporte pas, à lui seul, une paye assez forte pour vivoter la semaine.

Or, cette solution est un remède qui pourrait devenir pire que le mal qu'on veut parer.

En supposant que la production se développe et que les capitalistes trouvent moyen d'exploiter un plus grand nombre de prolos que les années précédentes, il n'en est pas moins vrai que les femmes et les gosses arrivent à tirer le pain de la bouche aux hommes, en prenant leur place. Si donc, ce maudit fourbi se généralisait, on arriverait à ceci que le prolo resterait à la maison à bibeloter et faire le ménage, tandis que la femme et les gosses trimeraient au bague patronal... pour une paye dérisoire.

Le vrai remède ? Il n'est foutre pas à se reluquer en chiens de faïence ! Au lieu d'améliorer la situation, des chicanes entre hommes, femmes et gosses ne peuvent que l'empêcher.

Il n'y a d'autre remède que dans la suppression radicale de l'exploitation. Et, mille bombardes, quand on en sera là, on ne se chamailera plus pour le boulot, car on ne travaillera plus pour enrichir des patrons, mais uniquement dans le but d'augmenter chacun son bien-être et — par ricochet — celui de tous.

Et d'ici-là ? D'ici qu'on en soit là, ce serait être bougrement couillons que de subir les avanies des exploités, sans tâcher de leur décrocher quelques mandales sur le coin de la hure — histoire de les amadouer un brin. Mais, foutre, il faut opérer nous-mêmes et ne compter que sur notre poigne. Je l'ai assez jacassé pour n'avoir pas besoin d'y revenir : il faut en avoir une saquée pour espérer que l'Etat — gendarme des capitalistes — nous aidera jamais à museler ces charognes.

A Coups de tranchet

Abattoir militaire. — Les bons fleux qui veulent se rendre compte du ramassis d'ordures qu'est une caserne n'ont qu'à aller flanocher vers le quai d'Orsay où on démantibule la caserne du même nom. Par exemple, qu'ils se munissent de phénol !

Il s'exhale des démolitions une telle infection que les habitants du quartier ont pétitionné : ils craignent la peste..., ou tout au moins l'asphyxie.

Pour remédier au danger, on va arroser les murs de sublimé et foutre le feu aux boiseries et à tout ce qui peut flamber.

Mille tonnerres, quand on songe que des générations de troubados ont croupi dans ce nid de pourritures, on se demande combien de milliers y ont attrapé la crève ?

Voilà bien, prise sur le vif, la preuve que les casernes sont simplement de sinistres abattoirs où les chameaucrates enfournent le populo pour lui inculquer l'esprit d'obéissance et aussi pour lui vicier le sang.

Les pauvres bougres qui n'y laissent pas leur carcasse en sortent amollis et abêtis — par conséquent moins aptes à se rebiffer.

Le coup d'Étiévant ! — Un flicard qui a eu la chiasse — au point qu'il en a embrenné le grimpa administratif — c'est celui qui, dimanche, vers les une heure du matin, inspectait le trottoir à un angle de la rue de Rivoli.

Un bon bougre lui saute sur le lard et, sans autre préambule, il lui gueule : « Tiens, le coup d'Étiévant !... »

Ah, nom de dieu, le sergot s'est cru occis ! Voyant qu'il allait tomber en compote le bon bougre rigouillard lui a dit : « Eh, vieille bête, tu ne vois donc pas que c'est une farce !... »

Alors, sûr de ne pas être en danger, le flic a eu du courage : il a empoigné le chineur et l'a conduit au violon — où on a dû le passer ferme à tabac..., en attendant qu'on le passe à condamnation, — car il sera condamné !

La pièce de dix ronds. — Avez-vous vu la nouvelle piécette, les bons bougres ?

Quand il vous en arrivera une, examinez-la : sans chinage, toute question artistique à part, elle est d'un symbolisme rudement réussi.

Au côté face, une gollon représente la République : elle sème...
Que sème-t-elle ?

La belle galette roustie au populo.
Et c'est les morpions de la haute, les sangsues budgétivores, toute la clique putassière des bouffe-galette et des feignasses qui récoltent.

LA REVANCHE DES MOUTONS

Par EUGÈNE POTTIER

*Les loups, les loups les plus féroces
Toujours gueule ouverte et mangeant
Les mineurs, leurs femmes, leurs gosses,
C'est la bande des gens d'argent.
Nous moutons noirs du charbonnage,
Nous saignons de ce long carnage.*

*Gare là-dessous !
Tous les Watrin du patronage !...
Gare là-dessous !
Les moutons vont manger les loups !*

*Descendus vivants au sépulchre,
Nous rampons dans l'éternel noir,
Pour un bien misérable lucre
Qu'on n'est jamais certain d'avoir ;
Ils nous tiennent par la famine,
Et l'amende nous exterminé.*

*Gare là-dessous !
Les crocs nous poussent dans la mine !...
Gare là-dessous !
Les moutons vont manger les loups !*

*Eux nous volent..., sur nous on lance
Les gendarmes, les policiers...
C'est par légitime défense
Que nous devenons justiciers.
Quand le Peuple exécute un traître
Et le lance par la fenêtre,*

*Gare là-dessous !
Notre ennemi, c'est notre maître !
Gare là-dessous !
Les moutons vont manger les loups !*

*Il est bien temps de se défendre,
Et nous ne serons pas les seuls :
Les braves tisseurs de la Flandre
Sont las de tisser leurs linceuls.
Le ciel est noir..., l'orage crève,
La France ouvrière se lève :*

*Gare là-dessous !
Partout le clairon de la grève !...
Gare là-dessous !
Les moutons vont manger les loups !*

*Oui, les dents et les faulx s'aiguisent,
La masse aura gros à manger.
Surtout ces loups qui se déguisent
Sous des vêtements de berger.
Sur la finance féodale,
Plane une revanche fatale.*

*Gare là-dessous !
Tout nous pousse à la Sociale...
Gare là-dessous !
Les moutons vont manger les loups !*

Tuyaux Corporatifs

Pauvres allumettiers. — Pour la six cent quatre-vingt-cinquième fois, les délégués des allumettiers ont été relancer la gouvernance : ils ont fait, l'autre jour, le voyage de l'Aquarium, — histoire de cramponner la commission du budget.

Il en sera de cette balade comme des six cent quatre-vingt-quatre précédentes : les prolos des allumettes continueront d'être exploités jusqu'à la gauche !

Quand donc les bons fleux comprendront-ils qu'il y a d'autres moyens d'user leurs ripatons qu'en les traînant dans les antichambres gouvernementales ?

Un fessier de dirigeant ne les a donc jamais fait loucher ?

PASSAGE A TABAC BREVETÉ S. G. D. G.

Oh foutre non, il n'est pas garanti par les gendarmes le passage à tabac en question !

C'est qu'en effet, cré pétard, la saison est bougrement mauvaise pour la sergocratie !

Il n'y a pas à s'étonner autrement de la chose : la flicaille le prend de tellement haut avec le populo, qu'il n'y a rien d'épatant à ce qu'elle soit abominablement exécrée.

Or, c'est surtout aux faibles, aux malingreux, aux putoins, aux couche-tout-nu — au total, à ceux qui, justement, devraient inspirer la pitié — que s'en prend cette engeance.

Si seulement ça se bornait aux brutalités de la rue : à la bousculade d'une marchande au panier qui ne démarre pas assez vite, ou au déblayage des bancs du boulevard qui servent de plumard aux reflieurs de comète... Mais, il y a le passage à tabac !

Dans l'ombre du violon, les poings sergocratiques deviennent massues et marteaux-pilons. Et la danse commence, — sans autre accompagnement que les gémissements des victimes ! Je te cogne à tire-larigot..., jusqu'à esquintement complet des assommeurs.

À la longue, toutes ces charogneries accumulées forment, autour de la pestaille, une atmosphère de haine et le jour où le prestige de l'uniforme n'hypnotise plus le populo..., y a de la casse !

C'est arrivé, l'autre soir, boulevard Sébastopol :

À l'angle de la rue Étienne Marcel deux pauvres diables battaient leur quart — et foutre, elles ne faisaient de mal à personne...

Ce ne fut pas l'avis de deux vermineux rousins — peut-être parce que les deux malheureuses n'avaient pas voulu marcher à l'œil avec eux, — ils leur sautèrent sur le râble et, les agrippant, voulurent les conduire au poste.

Pourquoi ? Oh, pour rien ! Par méchanceté pure. Nom de dieu, les pauvres tyresses méritent pourtant qu'on leur fiche la paix : elles sont déjà assez malheureuses d'être réduites à se faire marchandes d'amour, sans être encore canulées par la police.

C'est le raisonnement que se tinrent deux prolos qui passaient à pic. Quand ils virent le tableau, — les rousins ayant agrippé les retapeuses, les bousculant et voulant les trimballer au poste, — leur sang ne fit qu'un tour !

Tout d'abord, en frangins qui ont de l'éducation, avec bougrement de politesse, ils prièrent les deux mouchards de mettre bas les pattes et de laisser les deux malheureuses à leur trottoir.

Comme les arguments théoriques n'ont pas de prise sur les ciboules de cette racaille, les deux animaux continuèrent à secouer leurs victimes, kif-kif un prunier.

Alors, avec un galbe épolant, sans même se donner la peine de retrousser leurs manches, les deux prolos administrèrent aux poulards une de ces tatouilles qui font époque dans l'existence d'un policier.

Tant et si bien qu'ils durent lâcher prise et leurs prisonnières ne se firent pas prier pour s'esbigner à la galope.

Heureux de leur bonne action, les deux prolos entrèrent ensuite chez le bistrot du coin où ils s'enfilèrent une chopine méritée — et que j'aurais eu bougrement de plaisir à leur offrir !

Quant aux rousins ils allèrent se faire frictionner par leurs supérieurs.

—o—

En province, c'est un peu comme à Paris : les souteneurs de l'autorité ont l'habitude d'assommer — le plus qu'ils peuvent — tous les pauvres diables d'ouvriers et de trimardeurs qui leur tombent sous la coupe.

Aussi, en province comme à Paris, le populo a-t-il dans le nez toute l'engeance policière.

Et même, nom de dieu, ce qui est rupinskoff c'est que ce sentiment de répulsion pour la pestaille paraît être international.

Ce qui est arrivé l'autre soir, au Havre, le prouve chiquement :

Cinq mathurins alboches se débarquèrent. A un précédent voyage, ils avaient dû être salement passés à tabac, — sinon tous les cinq, au moins l'un d'eux... Ou, peut-être, avaient-ils simplement eu des copains tarabustés par la flicaille, — ce qui, alors, prouverait que les gas ont la solidarité chevillée au cœur.

Donc, les cinq mathurins alboches se débarquèrent.

Et, au lieu d'aller vadrouiller dans les bouis-

bouis, tout de go ils appareillèrent vers le poste de la Tente-Abri et ils y abordèrent vivement : ils entrèrent dans la baraque, comme pour faire une déposition.

Au moment où le chien du commissaire, une sale carne, se disposait à écrire le rapport, un des matelots lui déposa une châtaigne sur le coin de la gueule.

Et ça n'a pas été fini, mille sabords ! Comme si c'était un signal convenu, les autres mathurins se lui ont passé une distribution de coups de botte et de coups de poing, quelque chose de carabiné.

Mince de trempage de soupe !

Le sergot, roulé comme un paquet de chiffes malpropres, a dû avoir à cet instant la vision rapide de tous les pauvres diables qu'il a passé à tabac, de toutes les vacheries commises à l'abri de son uniforme, de toutes les canailleries couvertes par son képi à trois ponts.

Nos mathurins, non contents de cette distribution pas ordinaire, avaient empoigné la bourrique par les pieds et allaient le foutre à l'eau — le bassin est tout proche ! — quand un incident lui sauva la mise.

Quelques unes de ces moules qui prennent toujours fait et cause pour la police s'amènèrent au boucan et s'interposèrent.

Le roussin passé à tabac avait la tronche kif-kif une pomme cuite !

Le plus emmiellant c'est que plusieurs des mathurins sont dans les pattes des marchands d'injustice qui, voulant venger leur marlou si durement corrigé ne vont pas y aller avec le dos de la cuillère !

Tout de même, un sergot passé à tabac dans un violon, ça intervertit un peu les rôles,

Et ça déride les bons lieux !

PETIOTES JOIES

Correspondance d'un bourgeois

LAPAUCHE T... — Chez votre patron juif, vous gagniez quatre francs par jour... Chez votre nouveau maître, qui est catholique, vous n'en gagnez que trois !... C'est égal vous avez bien fait de changer : c'est une action dont vous pouvez être fier !... Laissez dire votre femme, Dieu prendra soin de vos enfants...

UN BON BOURGEOIS. — Avoir du « bon sens », mon cher monsieur, c'est penser comme tout le monde, comme la majorité... je vais vous donner un exemple : les nègres croient généralement que la terre est plate ! Eh bien, chez les nègres, croire que la terre est plate, c'est avoir du « bon sens ». Avez-vous saisi ?...

DÉZARGEANTÉ. — Vous appelez le vol : une restitution ! C'est que vous regardez les riches sous un angle très particulier... Mettez-vous à leur place et dites-moi si vous seriez content qu'on vint vous faire restituer ?... Non, n'est-ce pas ? Vous voyez bien que tout est pour le mieux... Au lieu de vous aigrir le caractère en cherchant à agencer la Société de façon qu'il n'y ait ni riches ni pauvres, que ne vous enrichissez vous ? C'est très simple. Prenez exemple sur l'illustre Laffitte qui commença sa fortune en ramassant des épingles...

UN STATISTICIEN. — Oui ! il y a chaque jour, un grand nombre de suicides, c'est entendu... Mais je vous ferai remarquer qu'il y a davantage de gens qui ne se suicident pas... Ne perdez pas cela de vue !

Pour copie plus que conforme :

Le Malfaiteur de semaine :

GEORGES-GEORGES.

Au Pays de Carabas

On digère..., on a digéré..., au pays Saint !

Du moins, il en est ainsi des prolos.

Il se peut que les chameaucratés aient encore la saveur de truffes sur les babines et, dans le nez la mousse du champagne.

Mais, foutre, ce n'est pas le cas pour leurs esclaves : il est loin le goût du maigre gueuleton qu'ils se sont enfilés.

Il ne leur en reste que l'arrière-goût... qui a relents d'aloès et d'huile de ricin.

Pigez plutôt, les bons bougres :

A Saint-Ouen, le directeur Serin vient d'aviser

les fleuses de moins de dix-sept ans que le singe ayant été décoré, il convient de diminuer deux sous sur leur salaire journalier.

Les pauvres gosselines toucheront donc vingt-huit sous au lieu de trente.

Vive Henri Saint !

—o—

Et de deux : il a été décidé qu'il est convenable d'offrir un petit cadeau à l'exploiteur — histoire de prouver qu'on est toujours bons esclaves.

Et il a été décidé que les contre-coups et surveillants paieront, les uns trois francs, les autres trente sous.

Vrai, c'est pas cher.

Vive Henri Saint !

—o—

Le jour de la soulographie, en l'honneur de la décoration du grand singe, le bal Seguin, rue Deville, à Saint-Ouen, a été le théâtre d'une rixe entre tout jeunes gens : le fils Bonaventure a eu la poitrine défoncée à coups de pieds... Il est mourant !

Voilà du raisiné — du beau raisiné de prolo ! — pour teindre le ruban patronal.

Vive l'alcool !

Vive Henri Saint !

—o—

Le marquis de Carabas n'a pas les gas de Gamaches à la bonne : ils sont rouspéteurs et ont su maintenir leurs salaires à un prix potable.

La ladrerie des Saint ne saurait s'accommoder de cet état d'esprit. Aussi, les prolos de ce patelin turbinent douze heures par jour, tandis que dans les autres bagnes du marquisat on ne fait que onze heures. Et cela, pour essayer de grappiller quelques sous sur le salaire de ces gas, que les singes trouvent trop élevé.

Le jour de la fête, l'usine de Gamaches a continué le turbin, aucun liquide n'a été offert aux prolos et, le soir, en fait de bastringue, ils se sont brossés le ventre.

Ca, c'est de l'égalité..., à la sauce Carabas !

En revanche, on réservait une surprise aux bons bougres de Gamaches :

On vient de les aviser que, dès la première quinzaine de mai, afin de réparer les chaudières, l'usine chômera six semaines ou deux mois.

En conséquence, le directeur a engagé les trois cents prolos qui vont se trouver sans pain à faire des économies.

Vous entendez bien : des économies !

On ne saurait se moquer du populo d'une façon plus carabinée !

Des économies..., sur quoi, bondieu ?

Quand on n'a déjà pas à sa suffisance, pour bouffer son plein ventre, il est bougrement difficile d'économiser.

L'économie est un luxe d'exploiteurs, — luxe que les Saint pratiquent bougrement : leurs millions viennent de là ! Sou à sou, ils ont grappillé et économisé sur le dos de leurs prolos, — et la caisse de la sainte famille a pris du ventre. Seulement, si elle est ouverte aux prolos qui casquent, elle est fermée à ceux qui voudraient en retirer leurs économies involontaires.

Les Saint en ont fait leur saint-frusquin !

Donc, afin que les prolos de Gamaches aient un avant-goût de la famine qui leur pend au blair, on les avertit qu'au mois de mai ils se brosseront le ventre.

Nom de dieu, un pareil coup n'a pas de nom !

Or, si l'on songe que si ça leur passait par la boule, les Saint pourraient fermer toutes leurs usines et, par ce coup, réduire à la famine la moitié du département...

Et ça, parce qu'ils sont riches !

Que vient-on nous raser avec les balançoires sur la liberté politique — en face de pareille puissance ?

C'est se fiche du monde, de dire à un bon bougre qu'il a le droit de penser, d'écrire et de parler..., mais qu'il n'a pas le droit de bouffer.

Ça se réduit à la liberté de crever de faim, — cochonne de liberté, nom de dieu !

Donc, les trois cents bons bougres de Gamaches sont prévenus : au mois de mai, c'est la famine !

Pourquoi donc, le temps qu'on récurera les chaudières, le marquis ne leur paierait-il pas leur journée ? Ce serait la moindre des choses, — et ça ne serait guère qu'une toute mince restitution.

Eh bien, non, ça ne sera pas ! Parce que parmi les prolos de Gamaches, bon nombre touchent 2 fr. 75.

Et le patron trouve que c'est trop.

Il compte donc sur la faim pour les assouplir.

Les récalcitrants, les gas qui ont du poil au ventre et qui ne sont pas longs à la rebiffe, s'effondreront tous au mois de mai.

Il ne restera dans le village que les pauvres gas chargés de famille... Ceux-là subiront — la rage dans le cœur — tous les tarifs réduits qu'on leur imposera.

Et la caisse du marquis s'emplira encore plus !

—o—

Ohé, les frangins, vos singes ne manquent pas de sollicitude :

Aussi, voyez le résultat : tandis que vous gagnez à peine trente ou cinquante sous par jour en trimant dur, eux, sans se la fouler, gagnent 25 ou 30 millions par an ! Et leur domaine est à perte de vue : leur territoire, qui commence à Beauval et finit à Gamaches, est traversé par 80 kilomètres de voies ferrées !

Hein, n'êtes-vous pas fiérots d'être mangés vifs par des richards de ce calibre ?

Ne leur en prouvez-vous pas votre reconnaissance quand viendra la foire électorale ?

Voterez-vous pour Charles Saint, le député de Doullens, qui pose pour être un bienfaiteur de l'humanité ?

Voterez-vous pour Henri Saint, le père des ouvriers ?

Nom de dieu, si vous suivez le conseil de bibi vous irez voter aux chiottes...

Et, en ce faisant, vous affirmerez que si vous subissez le despotisme du marquis de Carabas, ce n'est fichtre pas par plaisir, c'est uniquement parce que vous n'êtes pas assez forts et assez farcis d'initiative pour secouer le joug.



Deux Jean-foutre

Béthune. — Les gueules noires du Pas-de-Calais ont, comme bouffe-galette, deux merles qui sont bougrement renégats : Lamendin et Basly !

Y a pas de platitude dont ces deux birbes ne soient capables.

Déjà, trente-six fois pour une, ils ont renié leurs copains sociaux.

Il est loin le temps — c'était en 1886, pendant la grève de Decazeville — où Basly faisait écrire ses discours par Guesde et se baladait en sabots pour mieux frimer le révolutionnaire.

Aujourd'hui, Basly et son copain Lamendin ne savent guère que lécher le croupion aux gouvernants — et aussi prêcher la résignation aux mineurs, chaque fois que ceux-ci ont des envies de se foutre en grève.

L'autre jour ces deux bouffe-galette — qui sont un riche échantillon de la malpropreté où conduit l'usage de la politique — ont rendu compte de ce qu'ils appellent leur mandat.

Après avoir déclaré qu'ils ne sont pas collectos pour deux sous, les deux Jean-foutre ont débiné les coopératives.

Ensuite Basly a dégueulé la vomissure suivante :

« Comme Lamendin, je suis patriote, tous deux nous avons voté les crédits pour le voyage de M. Félix Faure en Russie, pour la réception du Czar en France ; nous avons vu avec joie se constituer l'alliance franco-russe en face de la Triple... »

Et les pauvres gueules noires sont tellement emberlificottés par ces deux anciens mineurs embourgeoisés qu'ils n'y ont vu que du feu... Au lieu de huer ces renégats, ils les ont applaudis à pleins battoirs !

C'était prévu !

Watrelos. — La diminution générale des salaires que j'avais prédite aux exploités du richard Leclercq-Dupire est chose faite.

Ca n'a pas trainé, nom de dieu !

Le nouveau tarif que le maudit exploitateur avait promis de n'appliquer qu'à ces sacrés « pachas » est mis en vigueur pour n'importe quoi. Désormais, tous les articles sont baptisés « pachas » — tout est « pacha » !

Aussi, les prolos qui peuvent dégouter du turbin ailleurs ne font pas long feu chez Leclercq-Dupire : ils s'esbignent dar-dar.

Mille tonnerres, ce n'est pas une solution !

A ce compte, les pauvres bougres qui ne se

ront pas assez bidards pour dégouter du boulot ailleurs seront obligés de se laisser écorcher vifs par le millionnaire Leclercq.

Cré pétard, ne vaudrait-il pas mieux que les prolos s'alignent pour pratiquer le sabotage, en grande largeur, chez leur maudit singe ? Ça lui ferait baisser le caquet !

Récompense... au bout d'une fourche !

Nîmes. — Notre garce de république a des procédés tout plein dégueulasses à l'égard des vieux prolos : si elle ne les envoie pas à l'équarisseur, ce n'est pas faute d'envie.

Et fichtre, elle n'a pas davantage de sollicitude quand il s'agit de vieux troubades qui ont usé leur jeunesse dans les casernes.

Un pauvre vieux, qui a 72 ans dans la peau, qui a été troubade 21 ans d'affilée et qui a 30 campagnes à la clé...

Hein, les bons bougres, c'est un sacré bail que s'est payé là ce vieux dur-à-cuire : 21 ans de caserne ! Nom de dieu, c'est pas rien... Le pauvre croyait bien faire, excusons-le !

Aujourd'hui, pour vivoter, il lui faut faire le commissionnaire.

C'était bien la peine qu'il s'esquinte le tempérament pour défendre le saint-frusquin des richards.

Les salauds de la haute ne lui en savent pas gré !

Il y a quelques jours, canulé par la pestaille dans des proportions bougrement emmerdatoires. à bout patience, il a taponné la rousse.

Eh foutre, si on ne l'a pas récompensé pour ses 32 campagnes on a su le punir pour cette trentetroisième : on lui a enlevé sa permission !

C'est le condamner à crever de faim... ou à bouffer sans permission !

Comme vous le voyez, les copains, ça ne lui fait pas une belle jambe d'avoir été soldat 21 ans.

Que son sort guérisse de l'envie de rengager les pauvres couillons qui en seraient tentés !

Le bague Gravier

Orléans. — Les enquêtes dans les usines pour savoir si les jérémiades des prolos sont fondées aboutissent presque toujours à prouver que les plaintes des ouvriers sont exagérées.

Par exemple, on n'est pas tenu de croire à la bonne foi des enquêteurs qui, par le seul fait qu'ils sont des bourgeois, font leurs enquêtes à la flan.

Au surplus, même avec de la bonne foi, ces enquêtes ne peuvent aboutir, parce que les enquêteurs ne connaissent pas toutes les ficelles de l'exploitation.

Ainsi, qu'un inspecteur du travail veuille savoir ce que gagnent les turbineurs d'une usine — à moins de s'adresser aux prolos — il n'aura d'autre base que les livres de compte du patron.

Il en résulte des erreurs fatales. A preuve ce qui se manigance dans le bague Gravier.

Dans cette sale usine trois cents pauvres bougresses suffoquent dans des ateliers deux fois trop étroits et elles s'esquintent le tempérament à fabriquer des tricots et des bonnets de coton.

Si l'on se basait sur le prix qu'est payée chaque pièce, on concluerait que — tout en étant maigre — le salaire des ouvrières leur permet au moins de vivoter.

Mais, je t'en fous ! Ces prix sont fictifs, la moitié en reste dans la caisse patronale.

Voici quelle est la binaise de l'exploiteur : il vend à ses ouvrières les fournitures nécessaires pour faire fonctionner leur métier, les aiguilles, le fil (qu'elles paient 7 à 8 francs le kilo).

Et le cochon de singe a soin de fournir de la saloperie : les aiguilles et le fil cassent trente-six fois par heure — l'ouvrière est forcée d'en racheter — et c'est le bénéf du patron !

Ce rapia fait payer à ses ouvrières jusqu'aux courroies des métiers !

Il leur fait aussi payer le gaz — un sou par jour et par ouvrière... Au total, quinze balles. Et il se brûle cent sous de gaz : c'est donc dix francs de rabottés !

Turellement, les amendes pleuvent comme grêle : si on parle, à l'amende !

C'est par des fourbis de ce calibre qu'un salaire, à peu près suffisant en apparence, arrive à n'être, en réalité, qu'un salaire de famine.

Au temps jadis, les aristos qui voulaient vivre sur le dos du populo se faisaient bandits de grand chemin et détrousseurs de voyageurs.

Aujourd'hui, le système a été bougrement simplifié : les bandits de l'industrie n'ont pas à se donner tant de coton pour faire leurs choux gras aux crochets du populo, ils n'ont pas à risquer leur peau — la loi les protège.

Et leur métier rapporte plus que celui de détrousseur de grande route !

Les républicains-cléricaux

Amiens. — Dimanche dernier, les républicains-cléricaux — car cette vermine existe ! — avaient emmanché une réunion.

Réunion archi-privée où nul autre que quelques jésuites baveux ne devait prendre la parole.

Toutes les précautions avaient été prises pour trier les invités et ne laisser pénétrer que des lèche-culs de patrons.

Mais, je t'en fous ! Une chiée d'anarchos s'étaient introduits dans la salle et ils ont réclamé la discussion publique.

Va te faire lanlaire ! Les cafards n'aiment que l'éteignoir.

Les réacs, certains d'avoir l'appui de la police — car les organisateurs de la réunion avaient demandé sa mobilisation — sont tombés sur le poil des anarchos.

Il en est résulté une bagarre monstre et les crétiens n'auraient pas eu le dessus si un bataillon de roussins n'était venu leur porter secours.

Sous le nombre, les copains ont été submergés ; une douzaine ont été trimballés au poste où six ont été retenus prisonniers.

L'ignominie de la jésuitaille a été tour-eiffesque ; ces salauds n'ont rien trouvé de mieux que de hurler : « Vive la police ! »

Mardi, la demi-douzaine de copains entoillés sont passés en jugerie et ils ont ramassé de 15 jours à deux mois.

Exploitation des terrassiers

Abbeville. — La municipalité de ce patelin a décidé, pour alimenter de lance la ville, de canaliser les eaux d'une source, appelée l'Ermitage.

Le turbin à faire a été concédé à un sacré nom de dieu d'entrepreneur qui exploite ses nègres-blancs d'une façon épouillante.

Habituellement, les terrassiers sont payés au mètre cube de déblai et le tarif varie selon la nature du sol et la difficulté du turbin.

Le chameau d'entrepreneur en question ne l'entend pas ainsi : il se fiche que la terre soit dure kif-kif du roc, — il veut payer tout le même prix... et le prix le plus bas !

Ainsi, au bassin du Château-d'Eau, les turbineurs dégottent à chaque instant, au milieu de la terre, des bandes de cailloux reliés par du ciment naturel — et c'est dur, nom de dieu ! Aussi dur que le cœur de l'entrepreneur.

Les pics s'émeussent sur ces sacrés cailloux et les prolos arrivent à ceci, c'est que, tout en se crevant à la peine, ils peuvent juste gagner de quoi faire réparer leurs outils, — trente sous par jour !

Dans ces conditions il leur faudrait bouffer les cailloux qu'ils ont tant de peine à extraire.

Les gas ont fini par la trouver mauvaise : un beau jour ils ont plaqué le turbin !

L'entrepreneur sera-t-il désormais moins entreprenant pour affamer ses prolos ? Ça se pourrait, — si les bougres savent le prendre par les sentiments touchants !

LA CAGE

Le groupe de l' " Idée Nouvelle " donnera sur invitations personnelles, le dimanche 20 février, à 3 h. de l'après-midi, dans la grande salle de l'Hotel des Sociétés Savantes, rue Serpente, une lecture conférence de **La Cage**, la pièce du camarade Lucien Descaves, récemment interdite au Théâtre-Antoine.

La conférence sera faite par M. Léopold Lacour et Lucien Descaves lira sa pièce assisté de ses interprètes.

On trouvera des invitations aux bureaux du Père Peinard.

L'IDÉE NOUVELLE

(Organisatrice : Eugénie Collot)

La série des conférences de l'IDÉE NOUVELLE, interrompue par les répressions qui suivirent l'attentat Vaillant, reprend aujourd'hui son cours.

L'IDÉE NOUVELLE donnera des conférences par MM. Paul Adam, Jean Ajalbert, Charles Albert, Henry Bauer, Jules Caze, Lucien Descaves, Domela Nieuwenhuis, Hector France, Gustave Gelfroy, Louis de Gramont, Urbain Gohier, J.-M. Gros, A. F. Hérol, Jean Jullien, Léopold Lacour,

Bernard Lazare, Georges Leconte, Henry Leyret, Ligné Pol, Mactordinck, Camille Mauclair, Pierre Quillard, Elisee Reclan, Rosny, A. Rette, Laurent Tailhade, Camille de Sainte-Croix, André Vaidoux, Zo d'Axa.

Flambeaux et bouquins

Le groupe d'initiative pour l'école libertaire vient de publier sous le titre : LA LIBERTÉ PAR L'ENSEIGNEMENT une brochure où est esquissé le programme d'éducation libertaire.

Prix : Cinq centimes. En vente aux TEMPS NOUVEAUX.

— Une nouvelle revue à la clé !
La REVUE CLAIRE, mensuelle, à douze ronds le numéro.

Dans son premier numéro est indiquée sa tendance : « Pour aboutir au but rationnel et sentimental : le bonheur du plus grand nombre, ce n'est pas assez de prêcher, de propager, clarifier les esprits, purifier les cœurs, tremper les volontés, tant que des institutions, des codes, des corporations, des primautés financières, contrebalançant l'avenir de tout les poids du passé... »

Eh donc, il faut déblayer la situation, nettoyer le terrain social, chambarder le vieux monde.

Pour ce turbin, tant préparatoire que définitif, on ne sera jamais trop nombreux.

Aux Copains

En vue de la prochaine foire électorale va être publiée EN PÉRIODE ÉLECTORALE, chique brochure de Malatesta, traduite pour la première fois de l'italien.

Comme ENTRE PAYSANS, la brochure EN PÉRIODE ÉLECTORALE est sous forme dialoguée ; c'est une virulente critique du suffrage universel : un socialo et un anarcho discutent et, en une belle vigueur d'argumentation est dépioté le suffrage universel.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE sera laissée aux premiers souscripteurs, qui en prendront au moins un cent, à cinq francs le cent.

L'exemplaire, dix centimes.

Adresser les commandes et la galette aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavoisier (Montmartre) Paris.

OHÉ, LES BONS FIEUX

Réclamez partout

L'ALMANACH

DU PÈRE PEINARD

Pour l'année crétime 1898

(AN 106 DU CALENDRIER RÉVOLUTIONNAIRE)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite ; Ruminades sur le calendrier ; Dévidage des mois ; Pluie d'étoiles, éclipses et marées ; les Saisons ; le Père Peinard, chanson du populo, avec la musique ; les Cabots de la haute ; le Sabotage ; la Fabrication de l'or et des pierrieres ; l'Inquisition moderne en Espagne ; les Hordes de trimardeurs ; Sergot, poésie ; le Distinguo du « tien » et du « mien » ; A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique ; l'Autorité tue l'amour ; le Pacte de Famin

GRAVURES. — Liberté ! l'Automne ; l'Hiver ; le Printemps ; l'Été ; Rien pour tous, tout pour un (extrait du " Postillon " de Munich) ; le Veau d'or ; le Pédaleur et le Capitalo (extrait de " The Coming Nation " ; journal de la colonie Ruskin ; l'Inquisition : la novade, le fouet et le bâillon, le grillage des chairs, l'arrachage des ongles, l'écrabouillage des parties sexuelles ; Germinal ! Gessler vit encore ! dessin de Rødel ; la Misère en gibus et en redingue ; le Paysan, dessin de A. Willette ; le Mariage moderne ; le Pain cher, dessin d'Herman Paul (extrait du " Cri de Paris ").

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavoisier (Montmartre), Paris.

SOLIDARITÉ INTERNATIONALE

POUR LES FAMILLES DES DÉTENUÉS

Nous avisons les camarades qu'un groupe vient de se constituer à Paris, dans le but déterminé de venir en

aide aux familles des camarades détenus dans les bagnes et prisons des gouvernements.

Nous espérons que chacun fera son possible pour nous secourir dans cette œuvre de solidarité sociale, en faisant des collectes et souscriptions dans toutes les réunions publiques et autres lieux.

Ce sera pour les énergiques compagnons qui sont privés de liberté, une consolation et un adoucissement à leur triste situation, de savoir que les amis du dehors ne les oublient pas, ainsi que leur famille.

Ce sera aussi un encouragement vers l'action, à ceux, qui plient trop facilement le dos, et subissent résignés l'omnipotence des bourreaux qui les exploitent.

Adresser les fonds au camarade G. Billon, 17, rue Princesse, Paris.

Le groupe se réunit tous les lundis soirs au local habituel.

Paris, 13 février. — Collecte faite à la réunion des Mille Colonnes, 40 fr.; divers 7 fr. 35. — Total: 47 fr. 35. Envoi à cinq camarades actuellement détenus 35 fr.

Communications

Paris

— Bibliothèque Sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.

Samedi, réunion.

N. B. — Tous les jeudis, les camarades qui désirent prendre des volumes sont avisés que la Bibliothèque est ouverte de 8 h. à 10 h.

— Groupe d'études sociales des Libertaires des X^e et XI^e arrond., 164, avenue Parmentier, salle Belpaire.

Réunion tous les lundis, à 9 h.

— Groupe d'Etudes sociales du XIII^e, 101, avenue d'Italie. Tous les vendredis, à 8 h. 1/2.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.

— Groupe Communiste du XIV^e. Réunion tous les dimanches, à 3 h., 51, rue de l'Ouest.

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII^e. Les camarades se réunissent le samedi à 9 h., salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

Dimanche 21, à 8 h. du soir, réunion. Ordre du jour: préparation d'une manifestation pour mardi gras.

Mardi (gras) jusqu'à 2 h., même salle, rendez-vous.

— Les groupes libertaires abstentionnistes des X^e, XI, XIX^e, XX^e arr., réunion les samedis à 9 h., salle Belpaire, 164, avenue Parmentier.

On s'occupera exclusivement de propagande antimilitariste et anti-électorale.

Banlieue

PUTEAUX. — Un groupe d'anti-proprios est en formation, le porteur des journaux libertaires indiquera aux bons bougres le lieu et la date de la première réunion.

SAINT-DENIS. — Bibliothèque Sociale. Nous prions les journaux et revues libertaires de vouloir bien nous faire le service.

Envoyer au compagnon Louis Grandidier, 1, rue Pierre-Béguin.

GENNEVILLIERS. — Les libertaires se réunissent le jeudi, à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

AUBERVILLIERS. — Tous les samedis, à 8 h. 1/2, réunion à la Bibliothèque sociale, 11, rue des Ecoles.

Les camarades qui ont des livres sont priés de les rapporter au plus tôt.

Province

ROMANS. — Les copains trouveront le Père Peinard et toutes les publications libertaires chez le copain Belle, cafetier, quai des Luzarnes, Bourg de Péage.

LIMOGES. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, restaurant Brousseau, 3, place du Champ de Foire, au premier étage.

Les camarades qui pourraient envoyer brochures et journaux pour la bibliothèque sont priés de les adresser à la Jeunesse Libertaire, 3, place du Champ de Foire.

P. S. — La bibliothèque est ouverte tous les dimanches de 10 h. à midi. Ceux qui détiennent des livres sont priés de les rapporter au plus tôt.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

SAINT-QUENTIN. — Les journaux et toutes les publications anarchistes sont en vente chez le camarade Massey, 6, rue du Jeu de Paume, qui crie en ville et porte à domicile.

CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

TROYES. — Montperrin, rue de Gournay, 65, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" et les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures libertaires.

NIMES. — Les libertaires réunis se trouvent tous les samedis et dimanches Bar du Musée, boul. Courbet. Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

— Le "Père Peinard", l'"Almanach du Père Peinard" et les journaux, brochures, revues ou chants libertaires sont à la disposition des copains, tous les soirs, depuis 8 h., café du Gard, boul. Gambetta, 30.

REIMS. — Le camarade Foudriaux, 30, rue de Metz prévient les personnes qui désireraient prendre connais-

sance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

— Samedi 19 février, réunion à 8 h. 1/2, salle du Cruchon d'or, au coin du boulevard Carteret et de la rue de Cernay.

Ordre du jour: La mystification électorale et les moyens de faire une active propagande anti-votarde. Amis, sympathiques et ennemis sont invités.

EPINAL. — Un groupe d'études sociales vient de se former à Epinal. Les camarades désireux d'assister à ses réunions n'ont qu'à s'adresser au copain Loquier, 25, rue Rualménil.

Les camarades qui pourraient envoyer bouquins et brochures pour la bibliothèque du groupe n'ont qu'à les adresser à Loquier.

MARSEILLE. — Les journaux, brochures et chansons libertaires sont criées par le camarade Coradi.

— La Jeunesse Anarchiste donnera une causerie tous les jeudis, à 9 h. du soir, bar des Vignobles, 14, passage des Folies-Bergères.

LE MANS. — Les lecteurs du "Père Peinard", des "Temps Nouveaux" et du "Libertaire" se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Sthorez, avenue de St-Gilles.

DUNKERQUE. — Le "Père Peinard" est en vente chez le dépositaire, Alfred, 50, rue du Sud et dans les kiosques de la ville.

SAINT-CHAMOND. — Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 9 h. du matin, rue de la Boucherie, au comptoir n° 5.

On causera!

CRAYANT. — Groupe d'Etudes Sociales. Lundi 21 février, bibliothèque et causerie sur un sujet d'actualité. Jeudi 24 février, troisième causerie sur la question sociale; iniquité économique par le camarade Gaston.

Les journaux libertaires se trouvent au groupe.

TARARE. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

TARARE. — Les lecteurs des journaux anarchistes sont invités à se réunir le dimanche 20 février, à 3 h. du soir, chez Charles, cafetier, rue de Belfort.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

En vente aussi, la brochure: les "Variations guesdistes".

GAP. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Lindsay, kiosque en face la caserne vieille.

Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

VERVIERS. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

Petite Poste

C. Dunkerque. — S. Roubaix. — D. Villefranche. — F. Amiens. — F. Lausanne. — P. St-Etienne. — V. Pittsburg; Tobac. Londres (par T. N.). — P. St-Nazaire. — Mme D. Montluçon. — D. Foix. — N. Herstal. — G. Perpignan. — C. J. L. Pont Hébert. — O. Toulon. — N. Bois St-Denis. — V. Nîmes. — G. Berteaucourt. — Coop. Lyon. — J. Châlon s. Saône. — M. Bruxelles. — W. Genève. — H. Havre. — L. Orléans. — N. Toulouse. — A. Niort. — M. Morez. — P. Brioules. — M. Troyes. — P. Bordeaux. — M. Oullins. — Reçu règlements, merci.

Reçu des copains de Krebs, pour les femmes des camarades espagnols 1 fr. 50. (Remis au groupe d'aide aux détenus.)

Le camarade Philippe est prié de donner de ses nouvelles, soit directement, soit indirectement, aux camarades sculpteurs. Très urgent! — LEPOULDU.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD

ROUEN. — Une femme anti-patriote 0.25, un rejeton idem 0.15, un peinard 0.50, un dégoûté 0.25, un camarade 0.20, une femme qui se venge 0.50, Henri Delabasse 0.50, Henri Koch 0.50, un antiparlementaire 0.10, Germain 0.35, Langlois 0.25, un copain 0.25, un père Peinard 0.25, un libertaire 0.25, un copain 0.50, un Hame 0.50, G. Brouve 1.25, un gniaff 0.50, un anarchiste convaincu 0.20, mort aux bourgeois 0.25. Total: 7.50.

RENNES. — Germain 0.50, un corps sans âme 0.50, la lime 0.25, un charpentier à Félicie 0.50, un libre penseur 0.20, un rat d'égoût 0.20, merde pour Jésus gueule 0.20, un antipatriote 0.20, mort aux vaches 0.25, un désobéissant 0.25, pour hâter l'extermination de l'élément bourgeois 0.20, pour purger le morveux d'Espagne 0.25, le riflard 0.20, le nonce du pape 0.20, C vid crougad, ar vélégne 0.20, mort aux charbonniers 0.25, pour supprimer les têtes de veau de l'Aquarium 0.50, pour étrangler un cléricochon 0.25, un ennemi de la société bourgeoise 0.50. Total: 5.35.

MILLAU. — Coupi 0.25, un empoisonneur du genre humain 0.25, un irréductible 0.25, un naturien 0.25. Total: 1 fr.

MARSEILLE (par C.). — Un peinard 0.15, un repandeur 0.25, un vaurien 0.20, un copain 0.30, un bistrot 0.50, un abruti 0.30, un anti-patriote 0.15, Gustave Justin 0.25, E. Audiffren 1 fr., X. pot à colle 0.50, Grangier 0.50, Gedda François fils 0.50, Libertaire Pot à colle 0.50, un bistrot anarcho 0.50, X. 0.25, un épiceur inconnu 0.25, Ferdinandus 0.25, XX 0.25, G. Nopin Mius 0.25, C. J. 1 fr. Total: 7.85.

AMIENS. — Le quatuor des déssalés 5.35, les espions dans la merde 1 fr., un soldat de la révolution 1 fr., pour que les torche-culs électoraux servent à bruler les candidats 1 fr., un abruti 1 fr., pour vivre en anarchie 1 fr. Total 10.25.

KREBS. — Deal Filibert 1 dol., Jules Décourt 25 sous, Emile Valtille 25 sous. Total: 1 dol. 50.

Albert 0.50, V. Pittsburg 1 fr.

En vente aux bureaux du Père Peinard

LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1896 et 1897, l'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemplaire.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

DÉPENSE D'ÉTIÉVANT.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

L'ANARCHIE DANS L'ÉVOLUTION SOCIALISTE, par Kropotkine.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemplaire.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le "Libertaire".

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du "Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes".

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemplaire.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

La collection de LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros, brochée, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉTES DE L'EXIL, par Ch. Malato.

LA DOULEUR UNIVERSELLE, par Sébastien Faure.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LES INQUISITEURS D'ESPAGNE, par Del Marmol.

PHILOSOPHIE DU DÉTERMINISME, par Jacques Sautarel.

LA PSYCHOLOGIE DU MILITAIRE PROFESSIONNEL, par Hamon.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le Gérant: C. FAVIER.

Imp. C. Favier, 15, rue Lavieuville, Paris.

LABOUCHÉE DE PAIN

APPEL AUX TRAVAILLEURS

mort aux juifs
~~VIVE DREYFUS~~
à bas Drumont
à bas Zola

vive Zola



VIVE ROCHEFORT
à la
Cantonne

à mort les
vive

VIVE ZOLA
à bas les traîtres

Revue au syndicat
VIV L'ARMÉE

— Tel que vous me voyez, mossieu, j'ai travaillé cinquante ans chez ces sales youpins !
— Et moi, mossieu, tel que vous me voyez, j'ai bûché un demi-siècle pour ces bons catholiques !